

AVENUE GUÉRIN & AVENUE MARILHAT

A THIERS (1).

(Suite).

Sans doute, le geste, la pose ne sont pas à dédaigner par l'artiste, mais pour rendre les sentiments de l'âme, ils ne sauraient suffire ; ils doivent être subordonnés à la physionomie. C'est sur la figure que doivent éclater les sentiments qui animent un personnage, et dans la figure, c'est surtout dans l'œil que doit résider l'expression, car l'œil, comme disaient les anciens, est le miroir de l'âme.

Malgré ce défaut, la composition de *Phèdre* est large et savante. Hippolyte frappe le spectateur par son attitude pleine de noblesse, qui s'allie si bien avec sa modestie et son ingénuité. En le voyant, il nous semble l'entendre dire :

D'un mensonge si noir justement irrité
Je pourrais faire ici parler la vérité,
Seigneur, mais je supprime un secret qui nous touche
Approuvez le respect qui me ferme la bouche.

Thésée représente noblement le héros,

(1) Voir les numéros des 18 et 25 août.

émule d'Achille, qui a purgé la terre des monstres qui l'infestaient. Jusque dans son malheur il a conservé cette grandeur sereine qui convient au demi dieu vainqueur du Minotaure. Chez Phèdre l'expression du regard trahit la lutte qui éclate dans le cœur de cette reine, victime de la fatalité, entre la passion et le devoir, entre le désir d'être vengée des mépris d'Hippolyte et celui d'épargner un innocent qu'elle aime toujours malgré ses rivaux. Aussi au témoignage et suivant l'expression de Quatremère de Quincy, il y eut à l'occasion de *Phèdre* une enchère de vogue et un surcroît d'enthousiasme.

Le défaut que nous avons signalé dans *Phèdre* se retrouve, mais moins sensible, dans le tableau d'Andromaque, qui parut en 1810. Andromaque tenant dans ses bras le fils d'Hector se jette aux pieds de Pyrrhus pour invoquer sa protection contre les Grecs. Pyrrhus la lui accorde en dépit de la jalouse Hermione. Dans ce tableau tous les personnages, dessinés dans des poses naturelles, sont remarquables par leurs attitudes variées, mais éloquentes. Il n'y a qu'Hermione qui pourrait être accusée de brusquerie déclamatoire dans le mouvement qu'elle fait pour s'arracher au spectacle du triomphe de sa rivale.

« Je ne connais pas de tableau plus sage-

ment composé, écrivait M. Guizot dans la *Gazette de France*, le 12 septembre 1810 ; l'action est une et tout s'y rapporte : au milieu de l'élan d'Andromaque, du geste rapide et très-développé de Pyrrhus, de la fureur d'Hermione qui s'éloigne, un grand calme règne dans toute la composition parce que tout y est en harmonie et bien ordonné : simplicité, intérêt, tranquillité, tout s'y trouve. Mais n'est-ce pas dans l'étude de l'antique que l'artiste a appris l'art de réunir et de concilier ces mérites divers ? C'était le talent des anciens de savoir allier la vérité et la chaleur à une ordonnance belle et tranquille. Ne reconnaît-on pas encore dans cette admirable figure d'Andromaque, dans l'art avec lequel les draperies sont ajustées et ne dérobent aucune des formes du corps, l'homme plein du souvenir des draperies de la Leucothoée ou de la Cérés ? Cette belle disposition des bras et des jambes de Pyrrhus ne rappelle-t-elle pas ces poses si naturelles et cependant si choisies dont il nous reste plusieurs modèles ? On a trouvé que la figure d'Oreste était trop semblable à celles qu'on voit dans quelques bas-reliefs grecs : ces figures, ces poses si nobles, si correctement dessinées ne sont-elles pas susceptibles, surtout celle d'Oreste et de Pyrrhus, de passer une à une dans le domaine de la sculpture ?

N'en ferait-on pas de belles statues ? Ce n'est qu'un mérite de plus à M. Guérin. »

Guérin compléta cette série de chefs-d'œuvre par le tableau de *Clytemnestre* (1817) et par l'*Offrande à Esculape*.

La composition de *Clytemnestre* est des plus simples. Agamemnon repose sur son lit ; ses armes sont suspendues au mur ainsi que les trophées enlevés aux Troyens : une grande draperie d'un rouge éclatant le cache à demi et semble présager le drame sanglant dont le tragique dénouement approche. Cachés par ce rideau, Clytemnestre et Egisthe s'avancent pour accomplir le crime qui doit être le couronnement de leurs amours adultères : la reine, un poignard à la main, hésite à frapper le roi qui a pu faire périr sa fille Iphigénie, mais qui reste encore le chef glorieux de l'expédition de Troie, le père de ses enfants, son époux enfin. Egisthe la pousse vers le lit conjugal et lui montre la victime. L'hésitation de Clytemnestre est admirablement rendue : sa figure en qui l'affaissement du corps trahit si bien les troubles de l'âme est un morceau qui touche au sublime.

Je ne parlerai pas de l'*Offrande à Esculape*, car Guérin en fit une réduction dont il fit hommage à la ville de Thiers et que l'on peut encore admirer à l'hospice. Ce tableau, dont le

sujet est tiré d'une idylle de Gessner, représente un vieillard convalescent qui s'avance vers l'autel d'Esculape soutenu par ses deux fils, tandis que sa fille à genoux devant lui contemple le serpent qui se dresse au-dessus des fruits déposés sur l'autel. Qu'on aille voir ce tableau ; la vue de ces formes harmonieuses et correctes, de ces chairs si chaudes de l'adolescent, glacées chez le vieillard à peine rétabli, en apprendra plus sur le talent de Guérin que tout ce que je pourrais en dire. Quoique né à Paris, Guérin n'avait pas renié la ville natale de son père ; il se considéra toujours comme un enfant de Thiers que les nécessités de l'art retenaient tantôt à Rome, tantôt à Paris : la donation de ce tableau et surtout les lettres qu'il adressa à cette occasion à la municipalité thiernoise, le prouvent au premier chef.

1-09-1878
(A suivre).